

“Le régime islamiste est dans votre chambre à coucher. La surveillance est permanente”

■ Vivre dans la peur, composer avec le mensonge, osciller entre espoir et désespoir: comment, pris au piège d'un régime de terreur, les Iraniens font-ils pour ne pas sombrer? La scénariste et romancière Négar Djavadi nous dépeint une population qui, depuis des siècles, doit lutter.



Fille d'un opposant, Négar Djavadi avait 11 ans lorsqu'elle a quitté l'Iran, à pied, par les montagnes enneigées du Kurdistan. Elle vit aujourd'hui à Paris.

JOEL SAGET / AFP

Entretien Geneviève Simon

Depuis le début du mouvement de contestation contre le pouvoir iranien, la répression a mené à 10 000 arrestations et fait près de 3 500 morts, et ces chiffres sont “*un minimum absolu*”, selon l'ONG Iran Human Rights qui les a communiqués. Pour autant, les manifestations continuent. Après deux romans (dont le multiprimé *Désorientale*), Négar Djavadi a publié en 2023 *La dernière place* (Stock), dans lequel celle qui est aussi scénariste et réalisatrice (elle a étudié à l'Insas, à Bruxelles) retracait le tragique destin de sa cousine Niloufar Sadr, morte avec 175 autres victimes dans le crash d'un avion abattu par le régime peu après son décollage de Téhéran, le 8 janvier 2020. Un récit aussi intime que politique, qui nous ouvrira les portes de l'Iran contemporain. Fille d'un intellectuel qui, sous le coup d'une fatwa de Khomeini, a choisi de fuir en 1980, elle témoigne depuis Paris, où elle vit.

“En Iran, on tue parce qu'on tue, parce que la mort est une possibilité parmi quelques autres pour faire régner la peur”, écrivez-vous dans “La dernière place”. À quoi ressemble une vie sous l'emprise de la peur?

Les Iraniens vivent avec la peur depuis des siècles parce que, dans le fond, on a toujours eu des régimes de dictature. Il y a des degrés, bien sûr: je considère le régime actuel comme totalitaire, quand le précédent était une dictature. La différence est qu'aujourd'hui, le régime islamiste est dans votre chambre à coucher. Il ne se limite plus au salon, il est entré dans les placards, les chambres, observe ce que tu manges, avec qui tu vis, quel prénom tu donnes à tes enfants. La surveillance est permanente. D'ailleurs, Internet marche très bien en Iran, parce qu'ils utilisent les outils technologiques pour surveiller la population. Mais les gens ont de moins en moins peur. J'ai l'impression que la terreur qui a été installée dès le départ par ce régime s'est réduite à force de combat, de lutte. Aujourd'hui, cette peur a diminué: les gens sont prêts à mourir, à finir en prison, à être torturés.

À tout moment, tout peut arriver. Quelles sont les conséquences de ce qui-vive permanent, dans un “air surchargé de particules inflammables”?

C'est très compliqué, mais l'Iranien a trouvé de nombreuses possibilités pour déjouer cette situation. L'Iran n'est pas l'Arabie saoudite, ce n'est pas un régime où l'islam est là depuis toujours. Les sunnites sont rigoristes. Pas les chiites, qui sont habitués à connaître une vie culturelle. Ce n'était pas mirobolant sous le Shah, mais il y avait des festivals, des cinémas, des cabarets. Ils ne sont pas partis de rien. Donc, quand la terreur islamique est arrivée, une vie clandestine s'est organisée: certains fabriquaient de l'alcool chez eux – beaucoup sont

d'ailleurs morts ou sont devenus aveugles parce qu'ils faisaient n'importe quoi. Cette vie clandestine a pris de l'ampleur et, peu à peu, ça émerge. Puis, les gens sont très éduqués, ils parlent très bien anglais, ils sont polyglottes. Le rap est très répandu, comme on le voit dans le film *Les chats persans*. Il y a aujourd'hui des petits concerts de rock dans les rues de Téhéran. Ce n'est pas frontal, mais cette lutte culturelle a toujours existé.

Est-elle boostée par la jeune génération?

Aujourd'hui, à Téhéran, 70 % de la population a moins de 40 ans. Ils n'ont connu ni Khomeini ni Rafsanjani. C'est une génération très connectée. Le philosophe Michel Serres disait qu'aujourd'hui un Français a plus en commun avec un Américain ou un Chinois qu'avec ses parents. Et c'est valable pour les Iraniens. Même pendant le mouvement qui a suivi la mort de Mahsa Amini, en septembre 2022, les codes utilisés étaient ceux des jeux vidéo. En Iran, le doigt d'honneur n'existe pas, ça se fait avec un pouce. Quand un jeune le fait avec le majeur, cela prouve, je ne dirais pas qu'il s'est occidentalisé, mais qu'une culture s'est généralisée. Tout le monde a un iPhone, tout le monde s'habille en Nike: l'universalisation de la culture est arrivée jusqu'en Iran.

Ces dernières années, l'Iran a connu plusieurs vagues de protestation, à chaque fois réprimées dans le sang. Concrètement, comment faire pour ne pas se laisser engloutir par le désespoir?

Les Iraniens sont à la fois très désunis et très unis. Très désunis parce que la génération d'aujourd'hui en veut à la génération d'avant, qui est elle-même totalement morcelée entre les royalistes et les “gens de gauche”: personne ne s'entend, personne n'arrive à manifester ensemble. Même à Paris, il y a chaque fois deux manifestations: les royalistes se retrouvent au Trocadéro, les non-royalistes à La Bastille. Le régime a réussi à isoler les gens, à créer des lignes de fracture. Et en même temps, les Iraniens sont très unis dans leur désir de voir tomber ce régime. Un à un, les murs porteurs tombent. C'est long, très long, mais tout le monde sait que c'est à ce prix-là que le changement arrivera.

Vous écrivez que “personne n'est laissé seul à sa souffrance et à son chagrin, car personne n'ignore qu'un jour ou l'autre son tour viendra”. Cette cohésion est-elle une force?

C'est vraiment historique en Iran, parce qu'il n'y a jamais eu aucune aide de l'État, comme dans les pays occidentaux. Il faut se débrouiller. C'est la raison pour laquelle les gens ne sont jamais laissés seuls: la solidarité entre Iraniens est énorme. Le problème est que, politiquement, personne n'est d'accord. Depuis le Shah, il n'y a plus d'intellectuels, plus de penseurs ni d'historiens. Donc chacun raconte une histoire différente. Les royalistes